
JOURNÉE DE PRINTEMPS

Le samedi 18 juin 2005 s'est tenue à la Maison Heinrich Heine, à la Cité Universitaire de Paris, la Journée de printemps organisée par ATLAS. Elle était intitulée cette année « Enfances ». Après l'ouverture de la journée par Marie-Claire Pasquier, présidente d'ATLAS, Guy Leclercq a proposé une conférence intitulée « Les Aventures d'Alice au pays du merveilleux ailleurs ». Les participants se sont ensuite répartis dans les divers ateliers du matin : anglais avec Dan Laruelle, allemand avec Marie-Claude Auger, espagnol avec Marianne Millon et atelier d'écriture avec Nadine Laporte.

Geneviève Brisac a inauguré l'après-midi avec une conférence intitulée « Écrire sur l'enfance, écrire pour les enfants ». Puis les ateliers ont repris avec Rose-Marie Vassallo pour l'anglais, Chantal Moiroud pour l'italien, Odile Belkeddar pour le russe et Cathy Ytak qui proposait un atelier d'écriture.

Odile Belkeddar

Un tête en l'air à Piter

L'atelier de russe réunissait un petit groupe de connaisseurs et une volontaire non-russiste, pour travailler un texte de Samuel Marchak (1887-1964), qui a beaucoup écrit pour les enfants, et dont l'œuvre, mis à part quelques textes très idéologiques tombés aux oubliettes, est toujours appréciée et publiée dans la Russie d'aujourd'hui.

On regrette qu'il soit sorti si peu de traductions en français de livres pour enfants à l'occasion du dernier salon du livre de Paris consacré à la littérature russe. Mais c'est une situation ancienne : à l'époque soviétique, les éditeurs français hésitaient à publier des textes traduits du russe, ayant sans doute le sentiment de cautionner le régime. On sait pourtant qu'en URSS, la littérature de jeunesse a souvent servi de refuge à des auteurs peu conformes. Parmi les éditeurs français qui se sont risqués à publier la littérature enfantine de là-bas, citons bien sûr La Farandole (jusque dans les années 80), puis Le Sorbier dans les années 90 (jusqu'à son rachat par La Martinière), le Père Castor qui a fait connaître également des illustrateurs exilés en France ainsi que des auteurs de romans grâce au traducteur Robert Giraud et quelques autres encore qui ont publié sporadiquement des contes et certains auteurs peu connus, comme l'École des loisirs. Mais force est de constater que les livres russes pour enfants sont souvent passés inaperçus.

Un livre est malgré tout paru en mars 2005, permettant de (re)découvrir certains textes célèbres de Samuel Marchak, magnifiquement illustrés par Vladimir Lebedev dans les années 1920 (voir bibliographie 3).

Marchak doit sa célébrité durable à son humour et à la poésie de ses textes. Les années 1920, pour faciliter la mémorisation, faisaient appel aux ressources de la culture populaire, images, proverbes, rythmes traditionnels.

La littérature enfantine d'alors s'adressait à « la masse » des enfants ainsi qu'à leurs parents et grands-parents, en un temps où le taux d'analphabétisme était encore élevé. Marchak accompagne souvent ses narrations poétiques d'un « refrain ».

Le texte choisi, un des plus connus de Marchak, a été traduit plusieurs fois en français. Tout récemment une traduction illustrée a même été élaborée à partir d'une adaptation anglicisée du texte russe. Paradoxalement, cette pluralité de traductions a rendu particulièrement intéressant le travail de l'atelier. Car si chacune de ces variantes avait son point de vue sur le texte, aucune n'était totalement convaincante, et l'atelier pouvait se risquer à en amorcer une nouvelle. Marchak lui-même nous y invitait, lui qui fut traducteur de poésie anglaise et amateur de variantes (il fit jusqu'à 12 versions d'un texte extrait des *Nursery rhymes* : « For want of the shoe »).

Le texte proposé, en russe « Vot kakoj rassejannyj » (« Voyez donc ce distrait ! », ou « En voilà un distrait ! »), est un petit poème de 1928. Selon les traductions, il a été intitulé « Le citoyen distrait », « L'étourdi », « L'hurluberlu », ou, dans la version « londonienne », « Le grand nigaud de Portobello ». Il s'agit de la description gentiment moqueuse de la journée d'un homme distrait. On y a vu une sorte d'autoportrait de Marchak, qui était, certes, loin d'être nigaud... Il apparaît d'ailleurs en illustration dans une des premières éditions soviétiques ; il y aura une variante où l'illustrateur donnera au « distrait » l'allure de Charlot, très célèbre en URSS.

L'atelier choisit d'abord, comme allant de soi, de donner autant que possible au poème une forme versifiée régulière, avec des rimes. On est en poésie enfantine, dans le voisinage de la comptine et de la chanson. Une première difficulté surgit aussitôt : Marchak fait rimer son « distrait » avec le nom de la rue où il habite, la « rue du bassin », « Bassejnoj ». Pour la petite histoire, il s'agit du bassin d'alimentation en eau des fontaines municipales. Le choix du qualificatif (distrain, étourdi, etc.) a donc été choisi dans les divers essais de traduction en fonction d'une rime possible avec le nom de la rue, et comme ce nom va revenir en « refrain », il s'annonce important pour le rythme général du poème.

C'est ainsi que, selon les traductions, « étourdi » va avec « la rue des Radis », « hurluberlu » avec « la rue Lanturlu », « nigaud » avec « Portobello ». Seule la proposition d'Alice Orane (traductrice soviétique bilingue née à Saint-Petersbourg en 1898 mais ayant passé son enfance en France avant de rentrer en Union soviétique), s'approche de l'original pour le lieu mais « surjoue » la connotation idéologique, en introduisant le mot « citoyen » qui n'est pas chez Marchak :

*Est-il distrait le citoyen
de la rue du grand bassin*

Il nous fallait trouver à la fois un qualificatif pour le personnage, et un lieu (de préférence connotant la Russie) qui rime, de façon à « construire » les bases d'une traduction.

J'ai proposé de partir du mot « tête en l'air », qui est imagé (il donne une base pour une illustration) sans être péjoratif. La rime avec le nom de lieu a été « trouvée » presque instantanément : un des participants a suggéré « Piter » (prononcer « Pitère »), ce qui est vraiment parfait ! Piter est l'abréviation de Saint-Pétersbourg, ville qui a changé plusieurs fois de nom (Pétrograd, Léningrad...) mais dont le surnom, Piter, a traversé les époques. Et c'est aussi la ville où Marchak a vécu adulte et où il a été le premier responsable des éditions d'État pour enfants. On est donc d'emblée en Russie. Un enfant français ne connaît pas plus Saint-Pétersbourg que « Piter » mais il en ressent le mystère, et le parent appréciera de son côté...

Ce qui a donné :

*Dans une rue de Piter
Habitait un tête en l'air*

Ou encore :

*Dans la ville de Piter
Il était un tête en l'air*

Deuxième difficulté : trouver des mots concrets et évocateurs accessibles à des enfants de 3 à 5 ans, ce qui exclut des trouvailles plus « adultes » qui tirent parfois « la rime à soi », comme par exemple « il s'éveille à l'aube grise » pour rimer avec le mot « chemise » dans une des versions existantes.

Pour traduire :

Sel on utrom na krovat'
Stal rubašku nadevat'
V rukava prosunul ruki,
Okazalos'eto brjuki !

(translittération internationale)

L'atelier propose, simplement :

*Le matin, au saut du lit
Il attrape ses habits.
Oh malheur, sa jambe est prise
Dans sa manche de chemise !*

La solution respecte même l’alternance des rimes masculines et féminines.

Il faut également éviter de tomber dans le registre désuet ou francisé. Pour rimer avec « bottines », une des traductions publiées proposait : *va pour mettre ses bottines, on lui dit c’est à Nadine.*

Nouvelle discussion autour du mot russe « chapka », que toutes les traductions délaissent prudemment au profit de mots comme « bonnet à poils », « chapeau ».

L’atelier aussi a commencé par préférer « chapeau » :

*voulant prendre son chapeau,
il se voit coiffé d’un pot.*

Et puis, au fond, pourquoi ne pas garder « chapka », puisqu’on peut compléter le texte d’une illustration parlante, que le contexte est là pour suggérer de quoi il s’agit, et qu’une part d’étrangeté est indispensable à toute œuvre de fiction ? Mais voilà, la rime à « chapka » tarde à se présenter...

Plus loin, le poème se complique : une fois habillé, notre tête en l’air va prendre le tramway, mais sa langue fourche et c’est sur les mots et les syllabes que s’exerce sa distraction. Il mélange « tramway », « contrôleur », « gare » et « wagon », il fait des tête-bêche langagiers et des tête-à-queue linguistiques, quelque chose comme :

*Profondément honoré
wagonément conductoré
profondément conductoré
quoi qu’il arrive je dois descendre
serait-il possible à la tramgare
arrêter le garetram...*

Et là, devant ce casse-tête, nous avons calé, faute de temps...

Il reste huit « couplets » pour achever le poème. Je me prends à rêver : serait-il possible que nous réunissions à nouveau l’atelier, pour donner « notre » version du poème – une version « constructivement collective », et qu’il faudrait absolument illustrer...

Références bibliographiques

1. *Voyages en Russie*, numéro spécial, Centre national du livre pour enfants-la Joie par les livres, février 2005, 192 p. (www.Lajoieparleslivres.com).
2. Bibliographie sélective pour les enfants, Mairies de Paris et Pantin, février 2005, 36 p.
3. *Quand la poésie jonglait avec l’image* : La glace, Le cirque, Hier et aujourd’hui, Quand le rabot fit un rabot, par Samuel Marchak, trad. F. Morvan en collaboration avec A. Markowicz, Ed. Memo, 2005.

Traductions publiées du poème

- Alice Orane, *Le citoyen distrait*, édition de 1937, en consultation à la bibliothèque de l'Heure joyeuse, Paris.
- Léon Robel, dans *Anthologie de la poésie russe*, sous la direction d'Elsa Triolet, Seghers, 1965.
- Paule Guivarch, *Le grand nigaud de Portobello*, à partir de l'adaptation américaine de Richard Pevear du texte de Samuel Marchak, Autrement Jeunesse, 1999.

En matière de littérature jeunesse russe, c'est une pratique courante en France de passer d'abord par l'anglais ou l'allemand car les droits sont achetés via ces pays et cela rassure sans doute les éditeurs français.

- Henri Abril, dans *Anthologie de la poésie russe pour enfants*, Circé, 2000.